

[EXTRAIT]

Ils ont ressuscité Bach !

Le philosophe et écrivain poursuit son voyage au cœur de l'intelligence artificielle*. De Washington à Pékin en passant par la Californie, il pose la question : comment l'IA bouleverse-t-elle notre rapport à la création, notre capacité à prendre des décisions et notre relation à la démocratie ?

A quoi ressemblera une société sans libre arbitre ? J'ai tenté d'en apercevoir les prodromes en allant à la rencontre non seulement des techniciens de l'intelligence artificielle (IA), mais aussi des créateurs, savants, activistes et simples citoyens numériques confrontés à ses premières déclinaisons tangibles. Mon propos n'est pas de prédire le futur mais de tirer jusqu'à ses ultimes conséquences la logique algorithmique.

Un art sans artistes.

Pour découvrir l'art du XXI^e siècle, il faut se rendre à Santa Cruz, charmante bourgade d'allure espagnole ouvrant la baie de Monterey, où se trouve l'Université de Californie. Je me perds dans sa banlieue pavillonnaire avant de toquer finalement à la bonne porte, celle du compositeur David Cope, qui depuis des décennies crée de la musique à partir de lignes de code. Il est surtout connu pour avoir conçu un algorithme capable de (re)produire des morceaux à la manière de Bach : une oreille de néophyte comme la mienne ne peut pas différencier la copie de l'original. David Cope a appliqué la même technique à Vivaldi, Mozart ou Chopin, avec des succès inégaux (son « nocturne dans le style de Chopin » me semble trop mécanique). Et surtout, il a produit nombre de créations originales, toujours à partir de programmes informatiques, dont l'un des plus aboutis porte le nom d'Emily Howell.

Naïvement, j'associais l'intelligence artificielle à la jeunesse, celle des développeurs postgraduate et des entrepreneurs en tee-shirt. Or l'histoire de l'IA s'étend désormais sur plusieurs générations : l'homme qui m'ouvre la porte a dépassé 75 ans. Son visage sec et grave, perdu dans une barbe grise, conviendrait bien au buste d'un philosophe antique. Il m'entraîne à l'étage, dans son atelier. Il faut imaginer Antoine, le jeune compositeur des « Tontons flingueurs », errant dans sa forêt de sons, cinquante ans plus tard : au plafond se balancent des dizaines, des centaines de tubes, clochettes, carillons, triangles et verreries, de sorte que le moindre mouvement dans la pièce déclenche une hasardeuse symphonie. Au sol, une épaisse couche de livres de mathématiques, de liasses de papiers et de vieux ordinateurs rendent tout déplacement périlleux. David se fraye un chemin, ranime un écran, charge son programme « EMI » et, en quelques clics, une création inédite de Bach envahit l'atelier. Je suis le premier et le dernier être humain à l'entendre : l'ordinateur produit continûment de nouveaux arrangements. N'aurais-je pas dû me sentir ému à l'idée de communiquer ainsi avec les mânes de Bach ?

Non. C'était tout le contraire : nous venions de faire disparaître Bach comme être humain, un individu ayant existé et appartenant à une certaine histoire, pour le transformer en une méthode de production de sons. J. S. Bach était devenu le nom d'un algorithme. Et comme les algorithmes, bien entraînés, peuvent toujours s'améliorer, il ne serait pas illogique que le Bach virtuel finisse par surpasser son ancêtre de chair et d'os.

L'IA bouleverse donc le rapport à la création. L'artiste démiurgique s'efface au profit de simples flux musicaux, émergeant d'eux-mêmes de la complexité primitive. Les programmes de David sont fondés sur l'introduction d'un chaos non linéaire, à l'image de son atelier. Ce qui compte, c'est de faire advenir sous forme de sons la fragmentation profonde de l'Univers, en interférant le moins possible. Je demande à David ce qu'il pense du libre arbitre. Il lève les yeux au ciel : nous sommes des machines, bien entendu, et nous devrions nous accepter comme telles, en traitant la psychologie comme une science du cerveau et en nous réjouissant de l'augmentation prochaine de nos capacités cérébrales par l'implantation d'électrodes dans notre boîte crânienne. On ne peut reprocher à David de ne pas vivre selon ses principes : lors d'une récente intervention chirurgicale, il a demandé à être opéré par un robot plutôt que par des mains humaines, forcément imprécises.

Pas de libre arbitre, pas de créateur. Pas de créateur, pas d'œuvre : l'art, selon David, ne reflète aucune personnalité, ne revêt aucune signification. A l'appui de ses théories, il cite Bach, qui aurait rêvé qu'une machine produise sa musique. David préfère d'ailleurs écouter Bach joué par un ordinateur que par un interprète humain. Cette rigidité lui semble plus vraie. Qu'est-ce qu'une interprétation sinon une vaine recherche de sens ?

David applique rigoureusement les mêmes principes aux autres arts. Si le monde est algorithmique, l'abstraction est ce qu'il y a de plus proche de la nature. Dans son salon sont accrochés des tableaux insolites, compositions de sphères orangées obtenues en automatisant le traitement de photos du cosmos. Nulle surprise que le peintre préféré de David soit Jackson Pollock : la technique de dripping, c'est l'homme fait machine, la peinture devenue aléa, le chaos d'avant l'IA. David n'est bien sûr pas le seul à s'aventurer dans cette voie. D'autres prennent une approche plus commerciale : en octobre 2018, Christie's a inscrit pour la première fois à son catalogue un portrait généré par une intelligence artificielle, vendu pour plus de 400 000 dollars, cinquante fois le prix estimé ! Preuve, au-delà de la question du marché de l'art, de la fascination du public pour l'automatisation de la création.

S'agissant de l'écriture, David ...